

Renaudet (Augustin). *Machiavel*

Léon-E. Halkin

Citer ce document / Cite this document :

Halkin Léon-E. Renaudet (Augustin). *Machiavel*. In: Revue belge de philologie et d'histoire, tome 23, 1944. pp. 445-448;

https://www.persee.fr/doc/rbph_0035-0818_1944_num_23_1_1701_t1_0445_0000_2

Fichier pdf généré le 11/04/2018

in eerste instantie aan het verzamelwerk van materiaal van Kan. P. te danken hebben. — Prof. Dr. J. A. VAN HOUTTE.

Renaudet (Augustin). *Machiavel*, Paris, Gallimard, 1942, 320 pages in-8°, 50 francs.

L'histoire de Machiavel est obscure et mal connue, mais ses idées continuent à remuer le monde. Préciser, avec mille nuances et au moyen des comparaisons les plus éclairantes, la valeur de cet héritage spirituel, c'est ce que M. Renaudet a parfaitement réussi à faire dans son dernier livre.

Tout le machiavélisme n'est pas dans Machiavel, mais la biographie du secrétaire de la République de Florence illustre bien sa doctrine. Il n'y a pas seulement de l'habileté et de l'immoralisme dans la carrière de Machiavel. On y trouve aussi certaines puissances d'illusion qu'on n'a pas accoutumé de rencontrer, ou d'apercevoir, chez les hérauts de la politique réaliste.

Machiavel s'était formé au contact des anciens, des Romains plutôt que des Grecs ; il s'était instruit en observant la politique florentine et son instabilité. Contemporain de Savonarole et de Léon X, il avait vu se succéder à Florence une république démocratique, une république autoritaire, une dictature démagogique et mystique. En quarante ans, la constitution avait été six fois remaniée, et l'on comprend alors le regard d'envie jeté par Machiavel sur les puissantes institutions de la monarchie française. Pauvre Italie, exploitée par les guelfes comme par les gibelins, sans cesse envahie par les barbares ! « L'Italie ne sera sauvée que le jour où elle n'aura plus à craindre ni Pierre, ni César » (1). Dans la péninsule divisée de la fin du xv^e siècle,

(1) P. 80. — A ce propos, il est assez étonnant que M. Renaudet n'ait pas cité Marsile de Padoue. Machiavel dépasse Marsile par l'ampleur de ses conceptions, non par leur audace. Marsile s'était essentiellement appliqué au triomphe du laïcisme et, dans cette direction, il avait été plus loin que quiconque. Machiavel n'appartient plus au Moyen Age. Le problème des rapports de l'Église et de l'État l'intéresse peu : pour lui, la subordination de l'une à l'autre va de soi. Il installe son enquête au cœur du problème purement politique. Il s'intéresse à la Nation, non plus à la Chrétienté. Il n'a plus la foi exaltée de Dante ou la foi déviée de Marsile : son ordre du monde n'est plus un ordre chrétien. L'œuvre de Marsile pourra être rejointe par celle de Luther. L'œuvre de Machiavel s'oppose à celle de Savonarole comme à celle de la Réforme catholique, comme à celle de la Réforme protestante.

la précarité des régimes politiques était pour Machiavel un perpétuel argument : l'homme d'État se doit d'accroître son influence pour se maintenir au pouvoir, pour maintenir le pouvoir.

En 1512, la crise de la République et la restauration médicéenne allaient permettre à Machiavel, en l'écartant de l'action, de mettre au point ses expériences et de formuler ses théories. Les *Discours sur les premières Décades de Tite-Live* et le *Prince* représentent deux états de la pensée du maître. C'est de Tite-Live qu'il déduisait sa politique expérimentale, mais alors que les *Discours* illustrent une conception républicaine, le *Prince* définit une monarchie idéale, en attendant de devenir le manuel de la tyrannie. De ce dernier livre, M. Renaudet dit fort bien qu'il est « l'étude scientifique et durement positive d'une thèse désespérée » (1). Tâche impossible, en effet, que de réaliser alors l'Italie une et forte, espoir vain que celui avec lequel Machiavel attend l'homme providentiel, le chef qui sauvera la nation. Illusions et incertitudes jalonnent ces pénibles années. Machiavel n'a pas voulu reconnaître l'irréductible particularisme de ses compatriotes, leur passion de l'indépendance locale, Machiavel s'est leurré.

Machiavel s'est fourvoyé aussi lorsqu'il se rallia à une politique, — celle des Médicis, — dont les *Discours* constituaient la négation. Les républicains ne devaient jamais lui pardonner l'équivoque de sa conduite, son machiavélisme. Il est vrai que Machiavel confiait la réforme du gouvernement républicain à un dictateur qui n'est nullement un tyran. « La dictature est une magistrature républicaine, prévue par la constitution, inscrite dans la constitution. Le dictateur ne se nomme pas lui-même : il est désigné régulièrement par les autorités régulières. Sans doute, le pouvoir dont il se trouve revêtu, pendant la durée de sa charge, est absolu, et l'exercice de ce pouvoir suspend ce que les modernes nommeront les garanties constitutionnelles. Mais cette suspension est légale ; elle a été prévue ; elle est autorisée par la constitution. Les magistratures et les assemblées subsistent quoique inactives ; et leur permanence oblige le dictateur au respect des lois. Enfin, il ne dispose que d'une autorité provisoire, limitée à l'accomplissement d'une tâche définie, qui, dans la pensée de Machiavel, doit être avant tout la restauration de l'État. Son œuvre terminée, le dictateur rétablit les libertés politiques et rentre dans les rangs des citoyens (2). »

(1) P. 100.

(2) P. 201.

On le voit, Machiavel, instruit par l'histoire de Rome, ne concevait pas la dictature autrement que Fabius et Camille l'avaient pratiquée ; il abhorrait Sylla et méprisait César, ce partisan, ce factieux !

Si Machiavel avait eu une confiance moins aveugle dans les enseignements de l'histoire, il n'eût pas manqué de constater que l'institution dictatoriale se conserve rarement pure de toute déformation partisane. La dictature n'est qu'un remède, mais ceux qui l'appliquent estiment que l'État en a toujours besoin. Machiavel est l'auteur d'une « technique du succès » ; accordons-lui que le terme final de ses spéculations reste l'équilibre politique. Machiavel est de ces idéologues dangereux qui enseignent la violence pour assurer l'ordre, et qui attendent d'être au pouvoir pour pratiquer la justice. « Il manquait à la cité de Machiavel ce qui avait manqué à la cité antique, à la commune médiévale ; parmi ces libertés nécessaires que Thiers un jour énuméra, l'on n'y eût retrouvé que la sécurité. Machiavel républicain n'a jamais pris le soin de définir en détail les droits des citoyens. La république de Machiavel, comme la monarchie, est un État qui d'abord travaille à sa conservation et lutte pour sa grandeur. Monarchique ou républicaine, la politique de Machiavel ne s'est jamais proposé pour fin d'assurer aux individus le plein développement de leur personne humaine au moyen de droits sans cesse élargis ; mais d'assurer le salut et la puissance de l'État, grâce à l'effort dirigé des individus, grâce au dévouement exigé des individus ⁽¹⁾ ».

Il n'y a pas que du cynisme dans les propositions du *Prince*, mais la logique d'un système qui rompt avec les recherches du *bon gouvernement* pour consacrer la recette de la *conservation du pouvoir*. En outre, une psychologie très fine et très avertie des réactions des masses guide Machiavel, justifie son pessimisme de base. Aux yeux du grand nombre, la raison du plus fort finit par paraître la meilleure. La popularité de « ceux qui ont réussi », — fût-ce à tout prix, — semble lui donner raison. Machiavel sait que la foule vient au secours du vainqueur. Il méprise cette foule, mais qu'il la connaît bien !

La doctrine de Machiavel ne dépasse pas la ligne de conduite qu'ont suivie les puissants de tous les siècles, sans en avoir énoncé la formule. Lorsque la conscience des contemporains de Machiavel se vit illuminée par le portrait qu'il traçait du prince selon son cœur, l'empirisme éternel trouva en Machiavel sa loi. Ainsi se précisent la profondeur malsaine du *Prince* et son importance historique.

(1) P. 290.

La vraie grandeur morale de Machiavel réside dans son patriotisme. C'est là qu'est le drame de sa vie. Le *Prince*, « la Marseillaise du xvi^e siècle », disait Edgard Quinet, mais ce n'est ni un Borgia ni un Médicis qui a réalisé le rêve de Machiavel, c'est Cavour.

Telles sont, trop rapidement résumées, les idées principales de ce maître-livre dont, à vrai dire, Machiavel ne sort pas grandi. M. Renaudet nous avait donné déjà un Érasme ; puisse-t-il nous apporter bientôt un Guichardin et un Montesquieu ! —
Léon-E. HALKIN.

Brouwer (J.). *Johanna de Waanzinnige* Amsterdam, J. M. Meulenhoff, 1940, in-8°, 256 p + 9 pl. (HISTORIE EN MEMOIREN, N° 1).

L'auteur raconte de façon attrayante et souvent captivante la dramatique histoire de Jeanne, fille de Ferdinand d'Aragon et d'Isabelle de Castille, épouse de Philippe le Beau (1490), souverain des Pays-Bas (1494), héritière de la couronne de Castille, après la mort de sa mère (1504) et bientôt veuve, après le décès presque subit de son jeune époux (1506).

On sait qu'elle fut alors, par ordre de son père, enfermée au château de Tordesillas, où elle resta claustrée pendant un demi-siècle, jusqu'à sa mort, survenue le 12 avril 1555.

Malgré les nombreuses études qui lui ont été consacrées, l'existence tragique de cette princesse reste entourée de nombreux mystères. Deux énigmes, surtout, celui de la mort de son mari et celui de sa propre aliénation mentale n'ont pas encore été définitivement éclaircis.

On sait qu'immédiatement après le décès de Philippe le Beau, les ambassadeurs de Ferdinand répandirent dans toutes les cours d'Europe la nouvelle que le prince avait été victime de la fièvre maligne qui régnait à Burgos. Cette version officielle fut corroborée par le rapport du médecin de la cour, de la Parra, rédigé par ordre du roi.

D'autre part, à côté de cette version officielle, circulait la rumeur publique qui accusait le roi d'avoir fait périr son gendre. Ouvertement partisan des principes de Machiavel, Ferdinand d'Aragon jouissait en effet d'une mauvaise réputation.

M. Brouwer réexamine toutes les pièces de ce dossier et conclut : « Il se peut qu'il (Philippe le Beau) soit mort des suites d'une maladie. Il se peut aussi qu'il ait été empoisonné. Cela peut être rendu vraisemblable. Nous ne savons pas comment les choses se sont passées exactement ».

Au mois de décembre, la reine Jeanne quitta Burgos pour Tor-